

COMTESSE JEAN DE PANGE



MADAME DE STAËL

ET

FRANÇOIS DE PANGE

(LETTRES ET DOCUMENTS INÉDITS)

3225

Avec un portrait



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

Tous droits réservés

*L'édition originale de cet ouvrage
a été tirée sur papier de fil.*

MADAME DE STAËL

ET

FRANÇOIS DE PANGE

8° Ln²⁷
61567

DU MÊME AUTEUR :

Les Origines de la famille et du clan, traduit de l'anglais d'après SIR JAMES FRAZER. (Bibliothèque du Musée Guimet, t. XXX. GEUTHNER, 1923).

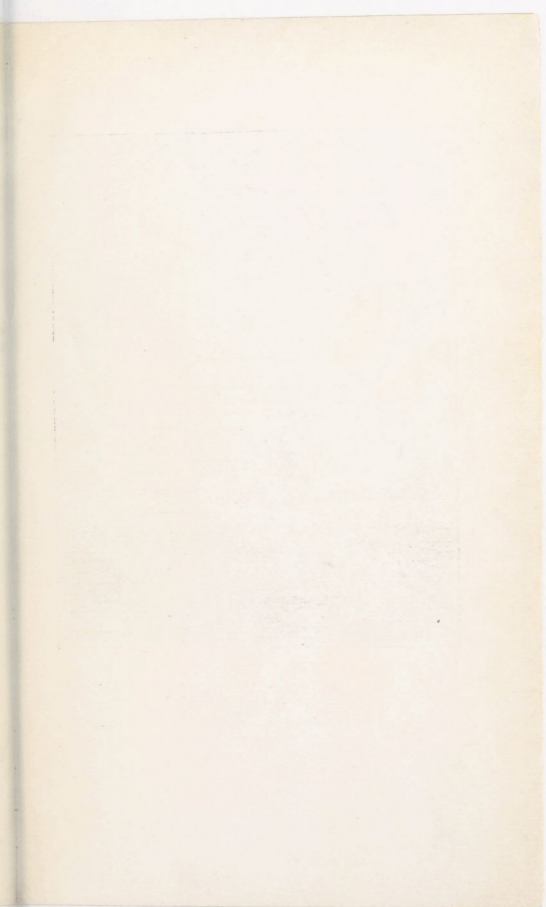
Le Beau jardin. Roman (PLON, 1923).
(Couronné par l'Académie française)

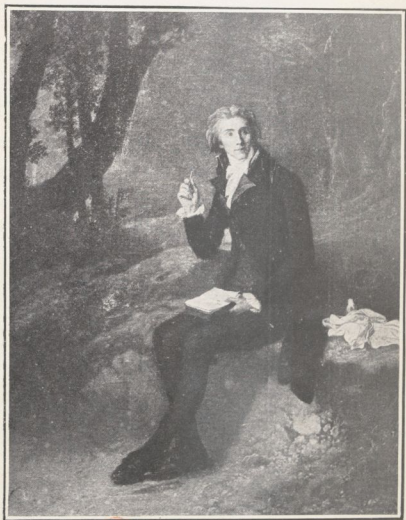
En préparation :

La Lutte contre l'ange. Roman.

Les Broglie et l'Alsace. Thèse.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1925.





Marie, François, Denis
Chevalier de Lange
1764-1796

COMTESSE JEAN DE PANGE

MADAME DE STAËL

ET

FRANÇOIS DE PANGE

(LÉTTRES ET DOCUMENTS INÉDITS)

Avec un portrait



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6°

Tous droits réservés

CONTES DE LA FAMILLE
MADAME DE STAËL

ETRAUCOURT DE PAINTE

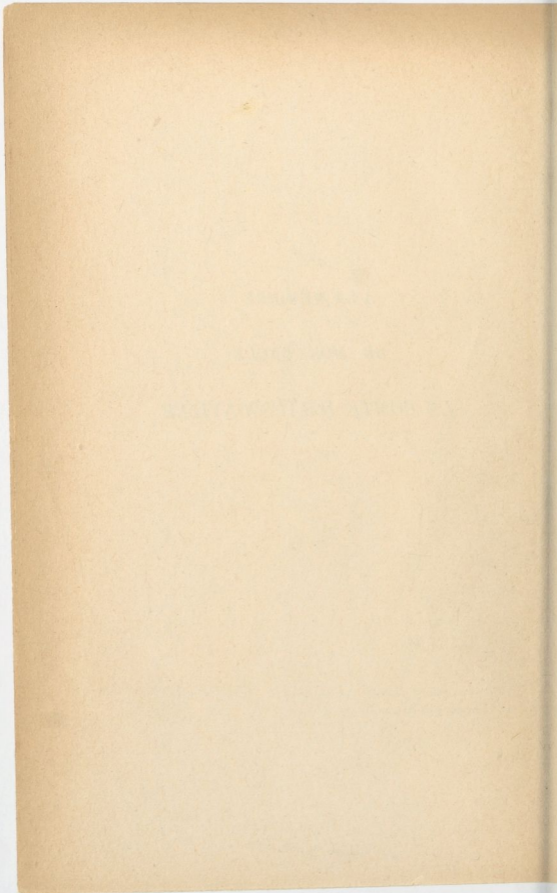


Copyright 1925 by Plon-Nourrit et C^{ie}.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A LA MÉMOIRE

DE MON ONCLE

LE COMTE D'HAUSSONVILLE



INTRODUCTION

« Le nom de François de Pange n'était pas célèbre, mais il était destiné à l'être, » écrivait, peu de temps après sa mort, une femme de ses amies : Mme Suard. S'il ne connut pas la gloire de son vivant, malgré son talent d'écrivain et la profondeur de sa pensée, sa mémoire d'abord oubliée a repris peu à peu un nouvel intérêt. Pendant un demi-siècle, pour la plupart des lettrés, il fut seulement le compagnon d'André Chénier, l'ami chéri auquel le poète dédiait ses épîtres et ses élégies. Mais

en 1872 Becq de Fouquières, à la suite de son édition des poésies d'André Chénier, s'avise de réunir en un petit volume, devenu rare aujourd'hui, les articles politiques de François de Pange. Il les fait précéder d'une notice biographique qui, malgré toutes ses lacunes, permet d'entrevoir derrière l'ardent polémiste du *Journal de Paris* un philosophe, un moraliste de haute valeur, un homme dont l'influence sur ses contemporains a été beaucoup plus grande qu'on ne le soupçonnait. En 1884, M. Bardoux, dans une étude brillante sinon toujours exacte sur Pauline de Beaumont, a tracé une silhouette du chevalier de Pange. Il montra quel rôle il avait joué, tout jeune encore, dans cette société des dernières années de l'ancien régime, et comment les liens d'amour et d'amitié formés dans les

salons littéraires avaient traversé la Révolution, la Terreur, l'Émigration, pour se retrouver plus forts après les épreuves et ne se dénouer que par la mort. Enfin M. André Beaunier, dans un livre récent, a fait revivre avec art le roman d'une amitié entre Joubert et Mme de Beaumont, auprès de laquelle il évoque l'amour mélancolique et fatal de François de Pange pour sa séduisante cousine Anne-Marie-Louise de Domangeville, veuve d'Antoine Mégret de Sérilly.

D'autres femmes cependant avaient frôlé le cœur de cet aimable philosophe. Son âme tendre avait un grand besoin d'affection et il savait plaire malgré son air taciturne et sa tendance à la mélancolie. Il éprouvait pour Mme de Beaumont une amitié très vive, mais ce ne

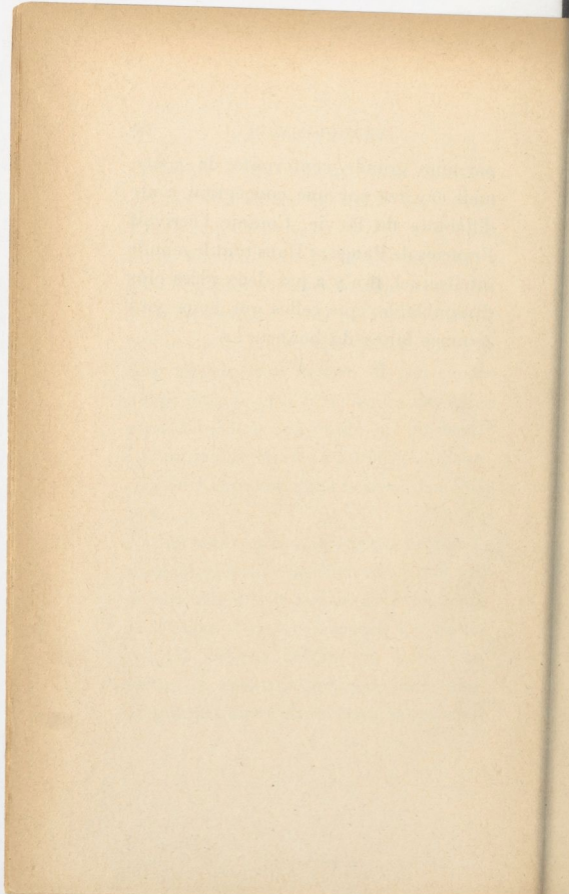
fut jamais que de l'amitié. Il était aussi « très lié » avec la marquise de Pastoret, célèbre par son esprit et sa beauté ; elle se charge elle-même de nous apprendre qu'il n'avait point d'amour pour elle. La personne la plus sensible au charme du chevalier de Pange et à l'ascendant de sa grande intelligence fut Mme de Staël. Ses lettres nous font deviner l'influence considérable qu'il exerça sur elle pendant près de deux années. A l'époque tourmentée où elle écrivait son livre sur les *Passions* et ses premiers essais politiques, on attribue peut-être à tort l'évolution de ses idées à l'obsédant amour de Benjamin Constant. Un homme est là, auquel elle écrit presque chaque jour lorsqu'elle ne peut le voir ; elle a une confiance absolue en son « esprit parfait » dont le jugement passe avant tout

autre. Elle le lui avoue elle-même : « J'attends votre opinion ; quoique je lutte contre quelquefois, il ne m'est jamais arrivé de n'en pas recevoir une impression ineffaçable, même dans mes écrits. » Il imprime et corrige les épreuves de ses *Réflexions sur la paix*, et les *Réflexions sur la paix intérieure* sont une paraphrase de ses idées. « L'espoir d'être aimée par vous, lui écrit-elle encore, m'apparut la gloire et le bonheur qui mettent au-dessus de tous les genres de peine. » Cependant il lui faut se résigner à « n'être pas le premier objet d'une âme telle que la vôtre ». François de Pange, selon le témoignage de son frère cadet, « avait toujours aimé sa cousine ». En composant le livre qu'elle fit paraître en 1796 sous le titre : *De l'influence des passions sur le bonheur des*

individus et des nations, Mme de Staël pensait encore au chevalier de Pange. Exilée loin de Paris et de tout ce qu'elle aime, elle lui écrit le 12 février 1796 : « Je continue ce livre sur les passions ; vous en serez content, je l'espère ; il y a beaucoup de mélancolie dans ce que j'ai écrit depuis mon départ, et par conséquent plus de vrai. » M. André Beaunier a pu dire, dans son étude sur Joubert : « L'amour de Mme de Staël pour François de Pange est dans le livre des *Passions*. »

C'est donc un chapitre important de la vie sentimentale de Mme de Staël qui se rattache à son amitié avec François de Pange. Une correspondance restée jusqu'à présent inédite va nous permettre de montrer comment cette amitié grandit entre deux êtres rapprochés

par une grande conformité de goûts, mais séparés par une conception toute différente de la vie. Comme l'écrivait François de Pange : « Dans tout le monde intellectuel, il n'y a pas deux idées plus dissemblables que celles que nous nous sommes faites du bonheur ! »



MADAME DE STAËL

ET

FRANÇOIS DE PANGE

PREMIÈRE PARTIE

ÉDUCATION ET JEUNESSE

DE FRANÇOIS DE PANGE (1764-1789)

I

Le collège de Navarre. — André Chénier. — Séjours en Champagne : Songy et Mareuil. — A treize ans, François de Pange entre comme cadet gentilhomme au régiment de Royal-Cavalerie. — Il perd successivement sa mère et son père.

Pour comprendre le caractère de François de Pange, cette mélancolie, cette amertume qui le dominant de

bonne heure, il importe de se rendre compte de ce que fut son éducation, le milieu dans lequel il fut élevé. Son père, le marquis de Pange, grand bailli d'épée de la ville de Metz, était veuf en premières noces de Mlle d'Arbouville. De cette union ne restait qu'une fille, mariée le 30 janvier 1769 au comte de Berchény, magnat de Hongrie et colonel-propritaire du régiment de hussards de son nom, où les frères de François servirent longtemps, et où il fut lui-même affecté en 1789. Le marquis de Pange épousa en février 1755 Jacques-Philippe-Renée, fille du comte d'Espinoy et de Marie-Louise-Hippolyte de Lannoy. De ce second mariage il eut une autre fille, qui épousa le marquis de Saint-Simon, et trois fils. François était le second. Il naquit le 9 novembre 1764. Un portrait

de Drouais, fait en 1769, nous présente ce bel enfant rieur apprenant à lire à son polichinelle ; sous ses longs cheveux bouclés, noués derrière la tête, il a une expression fine et malicieuse. Un pastel de Greuze, exécuté l'année suivante, nous montre encore son visage rose et joufflu émergeant d'un col de linon plissé que serre le gilet croisé.

Il passa sans doute sa première enfance dans le petit château de Brunoy, près de Corbeil. Ses parents l'habitèrent jusqu'en 1774, et le cédèrent alors au comte de Provence, qui y donna des fêtes célèbres. Depuis 1770, sa mère, qui appartenait à la Champagne, avait hérité d'une terre de famille sise à Songy. Elle en transforma le château et vécut désormais la plus grande partie du temps dans ce pays où elle était très aimée. La

maison n'existe plus ; on en voit seulement les douves qui bordent le remblai de la voie ferrée entre Châlons et Vitry-le-François. François de Pange passa à Songy une grande partie de son enfance. Il y était le 1^{er} juillet 1777, quand sa sœur, la marquise de Saint-Simon, y mourut à l'âge de vingt ans et y fut inhumée dans l'église. Sa mère, la marquise de Pange, ne tarda pas à la suivre dans la tombe. L'église de Songy porte encore les traces de la *litre*, large bande noire peinte sur le mur extérieur, où les armes du seigneur étaient blasonnées à l'occasion de ses funérailles.

Ne peut-on pas admettre que les longs séjours de François de Pange en Champagne aient laissé une empreinte sur cette jeune âme ? On aimerait en effet à comparer la sécheresse de la plaine

champenoise, et en même temps la douceur de ses horizons voilés de gris, avec le style fort et tendu et la sensibilité pleine de mélancolie qui caractérisent l'œuvre et la vie de François de Pange. Peut-être avait-il une prédilection pour Songy que sa mère voulait lui léguer, mais qui, en vertu des dispositions prises par son père, passa à son frère aîné. Il revint toujours à Songy passer ses vacances quand, avec son frère aîné, il eut commencé ses études au collège de Navarre.

De ce collège de Navarre où jadis fut élevé Bossuet et qui a compté parmi ses élèves, au dix-huitième siècle, Condorcet, Hubert Robert, Héron de Villefosse, André Chénier, les frères de Pange, Louis et Michel Trudaine, Abel de Malartic, on ne sait à peu près rien. Les an-

ciens locaux sont occupés maintenant, après de multiples transformations, par l'École polytechnique. Le collège ne comptait, en 1766, que 114 élèves, tant pensionnaires que boursiers. Un petit bâtiment voisin, loué à un pensionnat, fut repris, clos d'un mur, et devint le « petit Navarre » destiné aux plus jeunes élèves. On peut supposer que François de Pange y fit ses premières classes. Parmi les professeurs de Navarre, vers cette époque, le seul qui ait quelque notoriété est Mathieu-Jacques Brisson. Il avait été le collaborateur de Réaumur et devint membre de l'Académie des sciences. Il enseignait la physique expérimentale. Or, il ne semble pas que le jeune François eut un goût particulier pour cette science. Il serait surtout intéressant de savoir qui furent ses pro-

fesseurs d'histoire et de philosophie, et sur ce point les documents ne nous apprennent rien. S'il faut en croire André Chénier, les maîtres de Navarre n'étaient pas toujours des plus doux. Évoquant ses souvenirs de collègue, il écrit :

Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
Quand tous quatre muets, sous un maître inhumain,
Jadis au châtement nous présentions les mains.

La vie au collège de Navarre devait être toute semblable à celle que l'on menait dans les autres collèges. On peut s'imaginer le « maître inhumain » revêtu du costume des gens d'Église que les professeurs ont conservé jusqu'à la Révolution. François de Pange et ses camarades portaient, les jours de sortie, l'habit à la française, le tricorne, la perruque et l'épée, cette épée qu'ils

étaient invités à laisser au vestiaire. On la leur rendait quand ils sortaient ; elle était, en quelque sorte, le signe du bon ton, le symbole de la liberté. De solides amitiés se formaient dès le jeune âge entre les élèves, souvent même en dépit d'une différence de milieu et de fortune. André Chénier et les frères de Pange en sont un exemple classique. Pendant les vacances toujours tant désirées, Louis et François de Pange amenaient à Songy leur aimable condisciple André. Plus tard, le poète rappellera avec émotion ses heureux séjours en Champagne et à Montigny chez les Trudaine.

O jours de mon printemps, jours couronnés de roses,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose...
Combien chez eux longtemps dans leurs belles retraites
Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,

Soit où la Marne lente en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.

Ces derniers vers s'appliquent à Songy, tandis que le poète évoque Mareuil quand il écrit :

Nous visitons les bois et les coteaux vineux.

Songy n'est pas très loin de Mareuil-sur-Ay où les frères de Pange allaient voir leur cousin germain, Jean de Domangeville. Le château de Mareuil existe encore. Il avait été reconstruit par le grand-père de François, le marquis de Pange, qui le laissa à son second fils Domangeville. Quand ce dernier mourut, en 1774, son fils Jean devint propriétaire de cette belle terre de Mareuil qu'André Chénier parcourut souvent. Il s'y arrêta sans doute maintes fois

quand il se rendait à Songy avec ses amis, car Mareuil, sis à la sortie d'Épernay, était une étape tout indiquée sur la grand'route de Paris à Songy. Devant ce joli château formé d'un bâtiment central qu'encadrent deux pavillons, imaginons par une chaude journée d'été l'arrivée des frères de Pange et de leur ami. Dès que les roues de la berline ont fait crier le sable dans l'avenue, une jeune fille apparaît sur le perron. Elle descend les marches et court à leur rencontre. Grande et svelte, les cheveux blond cendré, les yeux gris, elle tient à la main des fleurs qu'elle vient de cueillir. Elle n'a pas quinze ans et déjà sur sa figure très fine on lit une expression de volonté douce. Aussitôt les jeunes gens sautent à terre et l'entourent. François et ses frères embrassent leur

cousine ; André, plus timide, se tient à l'écart, mais elle l'encourage d'un joli sourire, comme celui dont il dira :

...Elle était grande et belle,
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.

François surtout semble ne pas pouvoir détacher ses yeux de Marie-Louise. Elle les entraîne tous vers la maison hospitalière où ils vont passer d'heureuses journées.

François n'oubliera jamais l'émotion délicieuse qu'il ressent chaque fois qu'il se retrouve à Mareuil en présence de sa cousine. « Je sais, » écrit-il vingt ans plus tard, « qu'un sentiment conçu dans l'ardeur de la première jeunesse peut s'acclimater ensuite à tous les autres âges de la vie... » Et cependant Marie-Louise de Domangeville ne tarde pas à se marier ; elle épouse, à peine âgée de

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, rue Garancière

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

